

Lex Croucher

Gwen and Art  
are not in love

Traduit de l'anglais (Angleterre)  
par Anne Guitton

**casterman**

Casterman  
Rue Haute 139  
1000 Bruxelles  
Belgique

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

Publié en Angleterre par Bloomsbury YA, an imprint of Bloomsbury Publishing Plc, 50 Bedford Square,  
London WC1B 3DP, UK

© Lex Croucher, 2023 pour le texte

© Thy Bui, 2023 pour la carte

ISBN : 978-2-203-23997-5

N° d'édition : L.10EJDN002037.N001

© Casterman 2023 pour la présente édition

Achevé d'imprimer en septembre 2023, en Espagne, par Liberdúplex,  
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,  
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone).

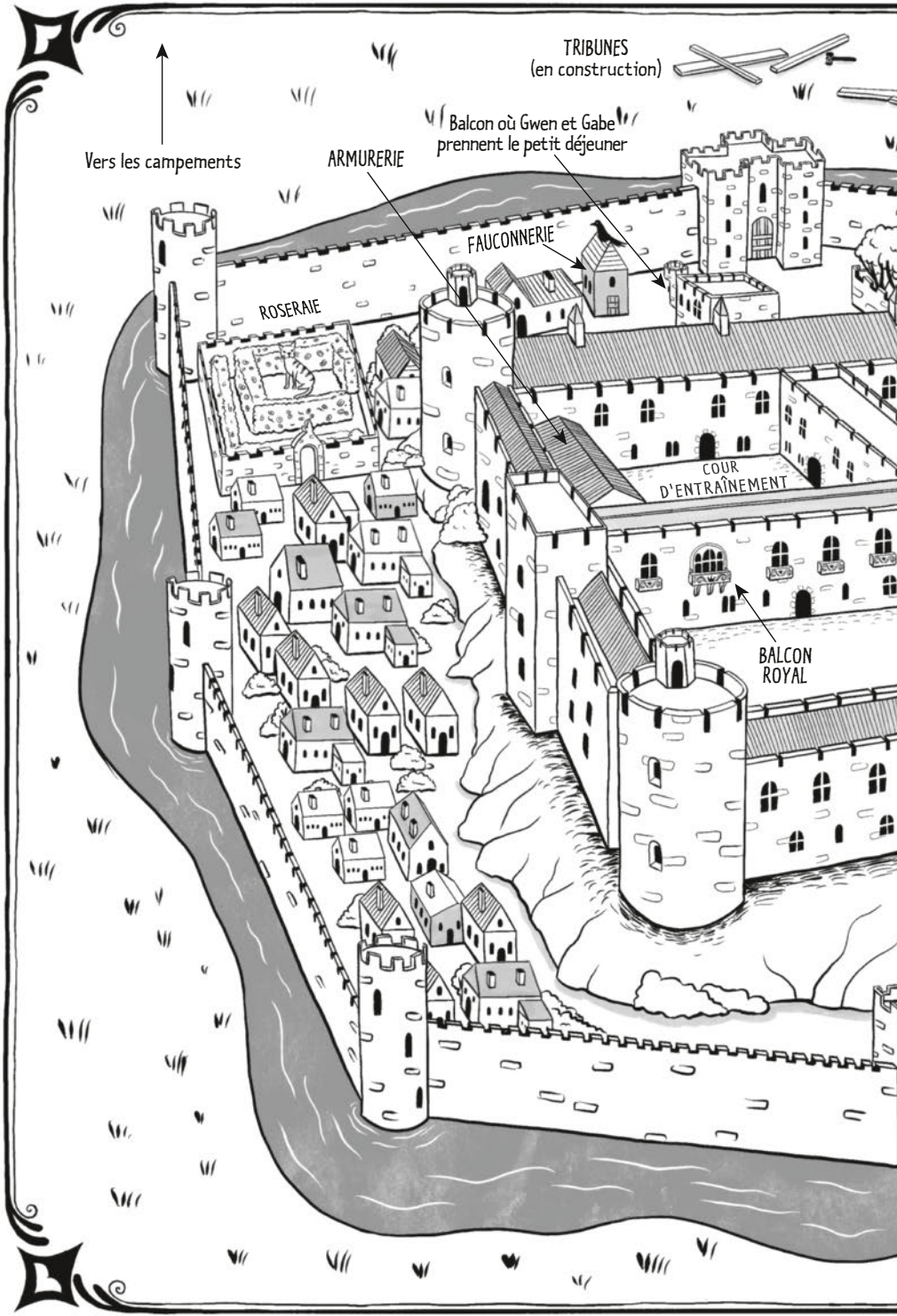
Dépôt légal : octobre 2023 ; D.2023/0053/234

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

*Celui-ci était pour moi*



Vers les campements

TRIBUNES  
(en construction)

Balcon où Gwen et Gabe  
prennent le petit déjeuner

ARMURERIE

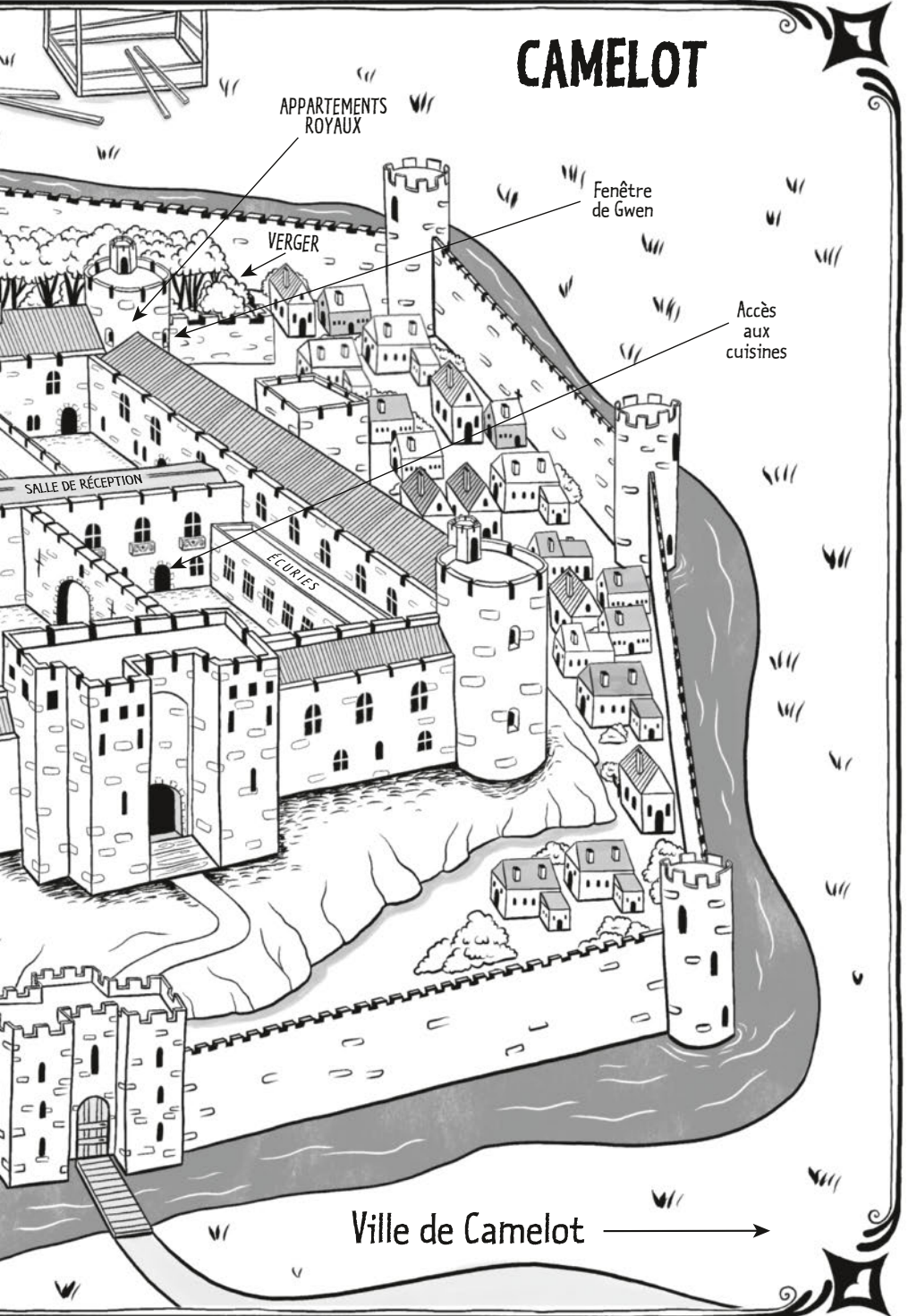
FAUCONNERIE

ROSERAIE

COUR  
D'ENTRAÎNEMENT

BALCON  
ROYAL

# CAMELOT



**S**on Altesse royale le roi Allmot d'Angleterre déclare par la présente que le tournoi royal de Camelot débutera le dimanche de la Pentecôte.

(Merci d'ignorer les dates préalablement annoncées. Les travaux seront bien terminés à temps pour cette fête.)

Tout chevalier dont l'audace et le courage incarnent l'esprit courtois est invité à combattre pour son roi dans la lice, au tir à l'arc, en duel ou en mêlée, jusqu'à la proclamation du vainqueur le dix-neuvième jour du mois d'août.

Veillez apporter vos propres épées, assommoirs et massues à pointes, car aucune arme ne sera fournie.



# J

À son réveil, Gwen comprit qu'elle avait encore fait le même rêve, et qu'elle n'avait pas été discrète. D'abord parce qu'elle se sentait euphorique, vidée de ses forces et un peu rouge ; et ensuite parce qu'Agnès, la dame de compagnie brune qui dormait dans la pièce voisine, se retenait de rire et n'osait pas la regarder dans les yeux.

— Agnès, l'interpella sèchement Gwen en s'asseyant dans son lit, vous n'auriez pas de l'eau à aller chercher, par hasard ?

— Si, Votre Altesse, répondit la jeune femme avant de sortir en courant.

Gwen soupira et contempla les épais rideaux de velours brodé qui encadraient son lit à baldaquin. C'était sans doute une erreur d'avoir ainsi renvoyé Agnès, qui allait probablement commérer avec tous ceux qu'elle croiserait. Mais les exploits nocturnes de la princesse n'occuperaient sans doute pas longtemps les conversations. En effet, ce n'était pas une journée



ordinaire : la saison du tournoi allait enfin débiter. Avec toute l'excitation que cela suscitait, les ragots croustillants d'Agnès seraient oubliés avant midi.

Une fois la dame de compagnie revenue avec un broc d'eau, Gwen sortit de son lit et tendit les bras au-dessus de sa tête, bâillant et clignant des yeux face aux premiers rayons du soleil. Après lui avoir retiré sa fine chemise de nuit, Agnès lui récura la peau et huila tout son corps. Elle venait de lui enfiler une tunique propre quand la porte s'ouvrit sur un grand garçon au teint pâle et aux cheveux de cuivre, le nez enfoui dans une pile de parchemins.

— Tu as vu ça ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Euh, Gabriel, signala Gwen, je ne suis pas encore habillée.

— Ah bon ?

Il fronça brièvement les sourcils, comme si elle avait ôté ses vêtements dans le seul but de l'incommoder.

— Désolé.

— Les Grecs ont consacré de nombreuses pièces à ce sujet, ajouta la princesse tandis qu'Agnès, rougissante, s'empressait de lui apporter une robe.

La jeune femme était moins troublée par l'inconvenance de la situation que par le charme de Gabriel, dont une bonne partie des dames de la cour étaient désespérément amoureuses. Si beaucoup avaient tenté d'attirer son attention, aucune n'y était encore parvenue. Le prince ne parlait presque jamais – sauf à Gwen, qui en tirait une immense fierté.

— Les Grecs ont consacré de nombreuses pièces à l'enfilage de robe ? s'étonna Gabriel.

— Non, soupira Gwen, des cheveux plein la bouche. Tu n'as pas compris la... Hé, tu m'écoutes ? C'est toi qui es venu dans ma chambre, je te rappelle.

Sans réagir, son frère retourna le parchemin qu'il lisait afin de déchiffrer le verso.

— Gabriel, insista-t-elle. Gabe ! Tu n'entends pas comme une voix spectrale qui résonne ? C'est fou, hein, on pourrait presque croire que je te parle.

— Attends, répliqua-t-il, une main levée pour la faire patienter.

Après une seconde de réflexion, Gwen conclut qu'il méritait une leçon. Elle lui lança donc, avec une force considérable, l'un des chaussons de brocard qu'Agnès lui présentait.

— Aïe ! s'écria-t-il.

— Hâte-toi d'en venir au fait.

— Bon, d'accord, grommela Gabriel en se frottant le crâne. Père m'a demandé de revoir les comptes avec Lord Stafford. Il s'agit essentiellement de dépenses liées au tournoi, mais je suis tombé sur ceci et j'ai pensé que...

Il s'interrompit, lui tendant le parchemin pour qu'elle voie par elle-même.

Pendant qu'Agnès tressait ses longs cheveux auburn d'une main experte, Gwen parcourut rapidement le document, qui listait divers biens : plusieurs coffres de soieries et de damas, un antique service de table

incrusté de pierres précieuses et d'innombrables vases en porcelaine, tous censés quitter le trésor de la Couronne dans les mois à venir. Le mystère s'éclaircit lorsque la princesse atteignit le bas de la page et la description d'une imposante tapisserie biblique représentant Ruth et Naomi, actuellement suspendue dans sa chambre.

— C'est ma dot, dit-elle. Gabe. Ma dot !

— Oui. Il semble que le moment soit venu...

— Et merde, pesta Gwen avant de se laisser tomber sur son lit.

— Merde, acquiesça son frère avec une grimace de compassion.

En théorie, il y avait quelque chose de rassurant dans le fait d'être fiancée depuis sa naissance – à quelqu'un de son âge, qui plus est. Cela épargnait à Gwen des surprises désagréables, comme devoir épouser un vieux noble grincheux afin que son père puisse forger une alliance politique. Au moins, elle savait à quelle sauce elle allait être mangée.

Malheureusement, cette expression était un peu trop littérale quand on connaissait l'ogre à qui elle était promise. Arthur Delacey, l'héritier du seigneur de Maidvale, était du point de vue de Gwen le pire démon qui soit.

Ils s'étaient rencontrés pour la première fois le jour de sa naissance, alors qu'elle était à peine plus grosse qu'une crevette. Son fiancé, quant à lui, avait déjà

deux ans. Il était venu à Camelot avec ses parents et des centaines d'autres familles dans l'espoir de gagner les faveurs de la Couronne. Elle imaginait très bien le petit visage contrarié d'Arthur, penché au-dessus de son berceau. Elle s'était souvent demandé si ses parents avaient envisagé de l'appeler Guenièvre, histoire d'accorder parfaitement leur couple – avant de se dégonfler et d'opter pour Gwendoline. Il faut dire que les aventures extraconjugales de l'épouse du roi Arthur avaient de quoi faire hésiter.

Le premier souvenir de Gwen remontait au jour où, alors qu'elle boudait dans sa chambre, Gabriel lui avait apporté une part de gâteau au miel chipée dans les cuisines.

Son deuxième souvenir, c'était quand Arthur était arrivé pour la lui voler. Seize ans avaient beau s'être écoulés depuis, cela la faisait encore enrager.

Et c'était loin d'être un incident isolé.

Arthur lui avait tiré les cheveux pendant la messe. Arthur s'était moqué d'elle sans arrêt lors de banquets. Arthur l'avait fait trébucher dans la cour devant une assemblée de lords et de ladies, avant de l'enjamber fièrement et de l'abandonner sur les pavés, les genoux en sang. Comme les visites du garçon coïncidaient toujours avec l'approche de l'été, Gwen en était venue à redouter le retour du soleil et des chardons en fleur. Pour son neuvième anniversaire, elle avait décidé de se venger en installant un piège devant sa chambre. Avec l'aide de Gabriel, elle avait tendu un long fil en travers

de la porte. Arthur avait fait un vol plané spectaculaire, qui s'était soldé par une double fracture du poignet. Une semaine plus tard, les gardes l'avaient surpris en train de glisser, d'une seule main, un chat sauvage par la fenêtre de la princesse.

En septembre de la même année, la reine avait poliment suggéré qu'on les tienne éloignés l'un de l'autre durant quelque temps. Gwen en avait été si soulagée qu'elle avait sautillé à travers le château toute la journée, enchantée par la perspective d'étés sans nuages... avant de s'arrêter net en entendant son père parler de son « promis ».

— Gabe, avait-elle demandé à son frère, blotti dans son coin préféré de la bibliothèque, c'est quoi, un « promis » ?

— La personne que tu dois épouser, avait-il répondu en baissant son livre.

— C'est bien ce que je craignais. Tu as une promise, toi ?

— Non.

— Ce n'est pas juste.

— Tu as raison. Ce n'est pas juste.

\*

Les petits déjeuners en famille, autrefois une constante de la vie de Gwen, se faisaient plus rares depuis quelques années. L'équilibre soigneusement préservé entre vie privée et travail, qui permettait au

roi de discuter d'économie avec son fils ou de jouer aux échecs avec sa fille, n'avait pas résisté aux tensions grandissantes dans le royaume. L'emploi du temps royal était désormais empli dès l'aube de réunions du conseil, d'audiences publiques et d'entretiens avec des ambassadeurs qui se prolongeaient parfois tard dans la nuit. Gwen et Gabriel en avaient pris leur parti et mangeaient souvent seuls sur le balcon couvert, oasis de calme au milieu de l'animation du château.

Le reste de la journée, la princesse s'imposait une routine stricte. Après le petit déjeuner, elle faisait sa promenade matinale en compagnie d'une Agnès silencieuse. Elle prenait ensuite son repas dans ses appartements, puis lisait ou jouait de la harpe. Les fins d'après-midi étaient quant à elles consacrées à la broderie. Depuis maintenant trois ans, Gwen ornait une immense couverture de bouquets de roses blanches et de myosotis bleus, à la demande de sa mère. Celle-ci avait employé les mots « couche nuptiale » et « nuit de noces », que la princesse s'était empressée d'oublier. Gwen aimait la broderie, dont l'aspect logique et répétitif l'apaisait. Une aiguille à la main, c'était plus facile de ne penser à rien, et surtout pas à l'usage auquel cette couverture était destinée.

Le dîner se déroulait parfois en petit comité dans les appartements privés de la famille. Mais en général, le roi insistait pour que sa fille le rejoigne dans la salle de réception et mange avec lui sous le regard d'une

centaine de curieux, la pièce bondée jusqu'au plafond de courtisans, de châtelains et autres parasites.

La princesse appréciait donc beaucoup les matinées passées avec Gabriel sur le balcon, sous un épais dais de clématite et de chèvrefeuille. Elle poussait souvent leurs assiettes pour consacrer une demi-heure à botter les fesses de son frère aux échecs, avant de poursuivre le cours de sa journée.

Ce jour-là, Gabriel n'était pas en forme. Il fallut à peine dix minutes à Gwen, encore sous le choc de cette histoire de dot, pour le mettre en échec.

— Tu fais exprès de mal jouer parce que tu as pitié de moi ? l'interrogea-t-elle.

Elle adorait ce jeu qui sollicitait une sorte de muscle caché, une partie de son cerveau en sommeil la plupart du temps. Calculatrice et impitoyable, elle ne laissait aucun répit à son adversaire.

— Tout le monde n'est pas obsédé comme toi par le triomphe ou la défaite. Et il y a des aléas plus épiques que ceux de l'échiquier, répondit Gabriel, avant de ramener une tour à l'endroit précis où elle se trouvait quelques minutes plus tôt. Désolé. C'est juste que je suis nul.

— Même ton chat jouerait mieux que toi ! se moqua Gwen. Échec et mat.

— Ah. Bravo. Tu viens de saccager le peu de confiance en moi qu'il me restait.

— N'essaie pas de me faire culpabiliser avant même que j'aie pu me vanter correctement. Mauvais joueur.

Gabriel soupira, s'appuya contre le dossier de sa chaise et contempla le paysage. Gwen suivit son regard. L'aile nord du château, qui abritait les appartements royaux, avait une vue dégagée sur le verger et les écuries. Dans le champ qui s'étendait au-delà du mur d'enceinte, on apercevait le sommet d'une vaste structure en bois, en construction depuis plusieurs mois. Des ouvriers grouillaient autour telles des fourmis afin que tout soit prêt à temps pour le début du tournoi. Le ciel était d'un bleu brumeux et la température déjà chaude pour cette fin de printemps. Les arbres en fleurs semaient leurs pétales au-dessus des douves. Dans d'autres circonstances, cela aurait été une journée merveilleuse.

— Arthur a peut-être changé, déclara Gabriel, qui savait exactement à quoi sa sœur pensait. Tu ne l'as pas vu depuis des années.

— Je l'ai aperçu l'automne dernier. De loin. À la Saint-Michel, quand on a été invités chez cet horrible comte et que tu es resté ici parce que tu avais la grippe.

— Et ?

— Il m'a jeté un regard moqueur depuis l'autre bout de la pièce, avant de chuchoter quelque chose à l'oreille d'un page. Ils se sont tellement esclaffés qu'ils ont failli tomber de leur chaise.

— Qui te dit qu'ils riaient de toi ?

— Il m'a pointé du doigt. En gloussant. Et en... mimant.

— Quoi donc ?



— Ma façon de danser.

— Oh, fit Gabriel. Eh bien...

— Si tu n'as rien d'utile à ajouter, tais-toi, grommela Gwen en s'affalant sur la table.

— Je suis désolé, murmura le prince, qui lui tapota les cheveux d'une main maladroite. Vraiment. Tu sais que je t'aiderais si je le pouvais.

Gwen n'en doutait pas. Son frère était bien trop gentil ; lui ne l'aurait jamais forcée à se marier à des fins politiques, quelle que soit la situation. Un jour, il serait roi, et ce serait à lui de prendre ce genre de décisions. Or, il redoutait ce moment. Depuis des années, on chuchotait en coulisses qu'il était trop faible, trop doux, trop *effacé* pour ce rôle. Leur père l'encourageait, en vain, à s'affirmer un peu plus. En réaction, Gabriel passait le plus clair de son temps le nez dans ses livres et ses registres, comme s'il espérait disparaître dans les recoins les plus sombres et les plus poussiéreux du château jusqu'à ce qu'on couronne quelqu'un d'autre à sa place.

Ce qui avait peu de chances d'arriver.

— Il ressemblait à quoi ? demanda-t-il à Gwen.

Elle le dévisagea, perplexe, avant de se rappeler qu'ils évoquaient son ennemi juré.

— À un suppôt de Satan, répliqua-t-elle. Oh, je ne sais pas. Il avait l'air arrogant, imbu de lui-même et agressif. Il s'est laissé pousser les cheveux et il n'arrêtait pas de les rejeter en arrière pour faire rougir les filles.

— Ça fonctionnait ?

— Évidemment. D'après Agnès, il a laissé un sillage de cœurs brisés derrière lui.

— J'ai eu les mêmes échos. Vierges déflorées, auberges vidées jusqu'à la dernière goutte, arbres déracinés.

— Tu crois que Père est au courant ?

— Il a dû entendre des rumeurs, mais rien d'assez concret pour que ça le pousse à revenir sur un accord passé il y a près de vingt ans.

Gwen soupira.

— Gabriel, combien faudrait-il que je te paie pour que tu acceptes de m'assassiner ?

Il lui adressa un sourire triste.

— Gwendoline, ne le prends pas mal, mais j'en serais incapable. Même si ce serait un bon moyen de faire d'une pierre deux coups...

— Ça m'étonnerait qu'on te prive de la Couronne pour un crime aussi mineur qu'un sorricide.

— Tu as sans doute raison. Enfin, on me confisquerait peut-être mon épée. Ce serait déjà ça de gagné.

La porte du balcon s'ouvrit si soudainement qu'ils sursautèrent tous les deux. Lord Stafford, le très pompeux intendant de leur père, se tenait sur le seuil, l'air stressé. Il portait des bas d'un vert anis si vif que Gwen dut cligner plusieurs fois des yeux avant de recouvrer la vue.

— Votre Altesse royale, dit-il à Gabriel. La cérémonie...

— Oh, zut ! s'exclama le jeune homme qui se leva d'un bond, renversant l'échiquier. J'avais complètement oublié ! J'arrive, j'arrive.

Stafford s'écarta d'un pas pour le laisser passer, puis il se tourna vers Gwen, qui s'était agenouillée pour ramasser les pièces.

— Vous êtes également attendue, ajouta-t-il d'une voix sèche.

— C'est demandé si gentiment que je ne peux pas refuser, soupira-t-elle en se redressant avec une lenteur exagérée.

Même si le tournoi ne démarrerait pas avant une semaine, la cérémonie d'inauguration devait permettre aux chevaliers et aux familles nobles de se rencontrer afin de se jauger, de former des alliances et de commencer à miser leur argent, leur bétail ou leurs femmes. Les gigantesques tribunes installées au nord du château, autour de l'arène aménagée pour accueillir la joute, la mêlée, les duels et le concours d'archerie, étaient reconstruites chaque année. Comme d'habitude, les travaux avaient pris du retard et seraient terminés juste à temps pour le premier combat. La cérémonie d'ouverture se déroulerait donc dans la plus grande cour du château, située tout au sud. Et Gwen devait se présenter sur le balcon royal réservé aux discours, aux apparitions officielles ou aux saluts familiaux, dont le peuple raffolait inexplicablement.

Enfant, elle ne s'était jamais vraiment intéressée aux tournois, qui venaient perturber la routine bien

huilée de son quotidien. Par conséquent, elle boudait chaque été et n'hésitait pas à se pencher sur un livre pendant que les chevaliers se disputaient les faveurs de son père. Au fil des ans, cependant, elle avait découvert que certains aspects des combats valaient le détour.

Lorsqu'elle émergea sur le balcon, ses parents étaient déjà assis sur les trônes en bois qu'on avait sortis pour l'occasion. Gabriel, le dos droit et un sourire forcé aux lèvres, avait pris place sur le siège voisin du roi. Gwen alla s'installer près de sa mère, non sans adresser un petit signe de la main à la foule rassemblée en contrebas.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? gronda la reine entre ses dents serrées. Arrête ça tout de suite.

La cour, rectangulaire et pavée, donnait sur la salle de réception d'un côté et sur une arche conduisant aux écuries de l'autre. Les courtisans s'entassaient le long des murs, vêtus de leurs plus beaux atours. Les chevaliers, que l'on annonçait un à un, faisaient leur entrée par l'arche avec leur maisonnée et leurs parrains, sous les vivats ou les huées du public.

Le défilé fut interminable. Gwen avait de plus en plus de mal à rester concentrée et ne cessait de gigoter sur son siège inconfortable.

— La proportion de membres du culte parmi les concurrents est inhabituellement élevée, commenta la reine à voix basse alors qu'un chevalier suscitait de maigres applaudissements.

— Et je m'en réjouis, répondit le roi. J'ai demandé à Stafford de prendre des mesures pour régler les dissensions. Il semble que ses efforts aient payé.

— En tout cas, votre cousin n'est pas là, continua la reine.

Mais alors que le chevalier suivant s'avavançait, elle plissa les yeux et souligna :

— Ah, il a tout de même envoyé son chien de garde.

L'homme en question, Sir Marlin, avait la peau si pâle qu'elle paraissait transparente. Les commères le surnommaient le Couteau parce qu'il était petit, affûté et particulièrement sanguinaire. Les relations entre le roi et le parrain et seigneur du Couteau, Lord Willard, n'étaient pas au beau fixe. Lorsque le souverain précédent était mort sans laisser d'héritier direct, ils s'étaient un temps disputé le pouvoir. Willard avait réclamé une part du gâteau, bien que la Couronne ait déjà été promise au père de Gwen. Il avait reçu le soutien de nombreux disciples du culte d'Arthur Pendragon qui, contrairement aux chrétiens, croyaient fermement en la magie du roi mythique et de ses acolytes. Alors que Willard commençait à représenter une menace sérieuse, l'invasion du royaume par le roi de Norvège avait coupé court à tout affrontement. La plus grande partie de la noblesse s'était unie derrière le père de Gwen afin de repousser ce voisin trop gourmand.

Depuis lors, les réunions de famille étaient pour le moins tendues. Gwen n'avait rencontré qu'une

fois le cousin de son père et elle ne l'avait pas du tout apprécié. C'était un homme très grand au visage sévère et aux manières brusques, qu'un ample manteau noir orné de symboles religieux faisait ressembler à une chauve-souris en colère.

Sir Marlin traversa la cour, accompagné par quelques applaudissements et pas mal de sifflets. On annonça ensuite deux jumeaux trapus et joviaux du nom de Beldish, puis il y eut une pause suivie d'une nouvelle sonnerie de trompettes. Une vague d'excitation parcourut la foule. La princesse se redressa.

— Pour l'amour du ciel, encore cette mascarade ? gémit sa mère.

Gwen se pencha sur son siège dans l'espoir de distinguer quelque chose à travers les corps massés devant l'arche. La mascarade en question était le meilleur moment de son été — non, de sa vie — et le seul élément du tournoi vraiment digne d'intérêt.

— Lady Bridget Leclair, de la maison Leclair, annonça le grand maréchal, un barbu nommé Sir Blackwood.

Des railleries et des ricanements s'élevèrent tandis que les spectateurs se bousculaient pour mieux voir. Lady Leclair les ignore superbement, impassible sur le grand cheval qui l'amenait au centre de la cour, avec sa bannière représentant une roue dorée sur fond rouge bordeaux. Les cheveux noirs et raides de la chevaleresse étaient coupés net au milieu de son front et au-dessus de ses larges épaules. Au lieu de lui donner l'air ridicule d'un petit page qui aurait grandi trop

vite, cela lui allait plutôt bien. Depuis son perchoir, Gwen admira le regard assuré, les longs cils et la peau brune de la jeune femme. À force de laisser traîner ses oreilles partout, elle avait appris que Lady Leclair avait un an de plus qu'elle et était d'origine tai, sa lignée remontant au royaume de Sukhothai. Lorsque la princesse en avait parlé à son frère, l'air de rien, il avait attrapé un livre pour lui faire une présentation aussi détaillée qu'inutile des comptoirs de commerce asiatiques.

Quelqu'un lança une pièce vers la tête de Lady Leclair, qui ne broncha pas. Les mains serrées sur les rênes, elle se pencha vers son cheval pour le rassurer en lui murmurant quelques mots. C'était la seule femme chevalier de tout le pays, voire du monde. Pourtant, elle supportait les cris, l'excitation et les moqueries aussi tranquillement que si elle partait faire une simple balade à travers champs.

— Je ne comprends pas pourquoi nous devons endurer ce spectacle ridicule, commença la reine, que son époux interrompit aussitôt.

— Elle a le droit d'être ici, Margaret. Prenez sur vous cette année encore ; elle finira bien par se lasser.

Gwen les entendit à peine. Son rêve de la nuit précédente venait de lui revenir en mémoire avec force détails.

C'était le premier jour du tournoi et elle était assise sur la tribune royale. Ses parents n'étaient pas là. Il n'y avait que Gabriel, coiffé d'un chapeau à large

plume, qui lui récitait inlassablement des vers de Chaucer. Il était d'usage que les chevaliers présentent leurs hommages au roi avant le début de l'épreuve, s'approchant de l'estrade pour le saluer et recevoir sa bénédiction. Dans son rêve, Lady Leclair avait foncé droit sur elle, montée sur une licorne, pour lui offrir une rose. Quand Gwen avait tendu la main, Bridget lui avait décoché un sourire charmeur, lui avait attrapé le menton sans retirer son gantelet et l'avait embrassée avec une telle fougue que Gabriel s'était exclamé « Nom d'une pipe ! » avant de tomber de sa chaise.

— Votre Altesse, avait susurré Lady Leclair en glissant ses doigts dans les cheveux de Gwen.

— Ma preuse chevaleresse, avait-elle répondu.

Elle savait qu'elle avait tendance à parler dans son sommeil. Voilà pourquoi ce matin-là, en se réveillant, elle s'était doutée qu'Agnès l'avait entendue. Elle espérait qu'elle n'avait rien dit de trop compromettant.

Gwen ne se rendit même pas compte qu'elle s'était levée, les mains agrippées au bord du balcon pour ne pas perdre une miette de l'arrivée de Lady Leclair. Quand sa mère se racla la gorge avec insistance, elle se retourna et s'aperçut que toute sa famille la dévisageait. Alors elle recula et jeta un dernier coup d'œil vers la cour, au moment précis où la chevaleresse levait la tête. Leurs regards se croisèrent. Lady Leclair lui adressa un salut presque imperceptible puis éperonna son cheval.

« Oh non, songea Gwen en se rasseyant, le rouge aux joues. C'est reparti. »